

à négliger dans les ouvrages littéraires. Il sait que dans plusieurs genres elle fait le mérite essentiel; qu'elle est dans tous une condition, sans laquelle les lecteurs sont rares et les ouvrages inutiles.

Lorsque l'Auteur, comparant les avantages d'écrire pour un public réuni, ou pour un public dispersé, observe qu'en Allemagne, *l'œil du poëte n'est pas ébloui par le fantôme despotique d'un public réuni en masse, et que l'idée pure du beau flotte seule devant ses yeux*; lorsqu'ensuite il ajoute: *c'est ainsi qu'ont procédé les génies qui ont mérité de devenir des modèles*; il ne méconnoît certainement pas et n'entend pas contredire les avantages incontestables attachés à cette réunion du public en masse, où le goût se forme, s'épure, se fixe; il sait que devant ce public ont aussi procédé des génies dignes de servir de modèles, ne fût-ce que Racine et Molière.

Lors que plus loin l'Auteur dit qu'en France, *la nature et la poësie ne pouvoient se présenter qu'en robe parisienne*, il ne prétend certainement pas que la France manque de poëtes qui aient su donner à la nature la robe qui lui convenoit. Il a lu Delille, St. Lambert, ce Segrais qui, au témoignage du sévère Boileau,

dans l'églogue enchante les forêts,

et ce Racan qui sait, suivant le même maître,
chanter Philis les bergers et les bois.